

ÉCHOS

Le cercle catholique de Québec a invité quelques sociétés françaises de la Louisiane à se faire représenter à Québec, le 24 juin prochain. Le *Propagateur Catholique*, de la Nouvelle-Orléans, a répondu au nom de ces sociétés, et en acceptant pour elles l'invitation. Nous faisons voir, il y a deux mois, dans ces colonnes mêmes, l'a propos d'une démarche comme celle que le Cercle catholique a faite subséquemment. Nous serons heureux de faire la connaissance, le 24 juin, des représentants de nos compatriotes de la Louisiane.

* *

Des nihilistes entreprenants, déguisés en marmitons, ont tenté d'empoisonner le czar, la semaine dernière, en mettant de l'arsenic dans ses aliments. Ils ont été découverts avant d'avoir pu mettre leur plan à exécution.

Le czar a encore du bonheur dans son malheur. Mais la chance continuera-t-elle toujours à venir ainsi à son secours? Le passé ne garantit pas l'avenir, et en présence de la persévérance diabolique de ses ennemis, il y a plutôt vraisemblance que cette chance fera défaut quelque jour, au puissant monarque, qu'elle se lassera avant eux, et alors malheur à lui.

Combien y a-t-il de personnes qui voudraient posséder au prix d'une pareille existence le plus beau trône de l'Europe et du monde. On cite le mot d'une jeune princesse ambitieuse: "Être reine de France comme Marie-Antoinette quitte à mourir comme elle." Voilà un souhait bien étrange, mais qui serait plus explicable, cependant, que celui d'être empereur à la façon d'Alexandre II.

* *

M. Tardivel propose l'organisation d'un congrès littéraire, d'une espèce d'académie qui serait chargée de reviser de temps à autre notre langue et de décider de la valeur des innovations, néologismes, traductions, etc. C'est une idée qui a indéniablement le mérite de l'originalité. Le grammairien du *Canadien* pourrait être secrétaire de la nouvelle société.

En attendant, c'est le goût public seul qui décide du sort des mots insolites que nous sommes forcés parfois d'introduire dans notre langage. Si ces mots sont de bon aloi, ils ont la chance de rester, chance qu'ils perdraient peut-être s'ils étaient soumis à l'appréciation de l'académie projetée. Les academies, c'est connu, n'ont pas toujours le goût d'une sûreté infallible. Il leur arrive d'errer pour le moins aussi souvent que le sens populaire laissé à lui-même. Elles s'entendent mieux à faire des dictionnaires, c'est-à-dire à circonscrire la langue, qu'à la développer et l'enrichir. Cette dernière charge incombe aux écrivains et au public. Quant au droit de notre public de coopérer au développement de la langue, il existe. Nous ne sommes pas en France, il est vrai, mais, comme le disait si bien M. Lusignan, pour la langue il n'y a pas de colonies.

* *

On considère que la nouvelle évolution du *Globe*, qui a fait une espèce de soumission à M. Blake au sujet de la politique du Pacifique et en manière de rétractation de son article d'il y a quinze jours, diminue les chances de M. Mackenzie comme leader. M. Blake pourrait bien finir par l'emporter. En tous cas, le principal obstacle à sa marche ascendante est renversé par le fait de la soumission du *Globe*.

Le *Mail*, traitant il y a quelque temps de cette rivalité des deux chefs, faisait une singulière prédiction. Suivant lui, les libéraux allaient faire l'essai de M. Blake comme leader prochainement, mais l'essai ne réussirait pas, et avant deux ans ils seraient revenus à M. Mackenzie. Le *Mail* renvoyait ses lecteurs à la date indiquée pour vérifier sa prophétie, avec une assurance parfaite. Il pourrait fort bien en arriver ainsi. L'opposition ne tarderait pas à s'apercevoir probablement, si M. Blake devenait son chef, qu'il n'a pas toutes les qualités requises pour conduire un parti. A. G.

UNE IDÉE PATRIOTIQUE

M. Gustave P. Labat expose dans la *Revue Militaire Canadienne* de Québec, un projet sur lequel nous appelons l'attention du gouvernement et de tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'art militaire et de la colonisation dans notre pays. Nous espérons que la presse s'emparera de ce projet, le discutera et en fera accepter l'idée, la substance, sinon tous les détails par ceux qui gouvernent le pays. Les deux gouvernements pourraient contribuer à son exécution, l'un en fournissant l'argent et l'autre les terres. Nous reviendrons sur ce sujet; en attendant, nous détachons de l'écrit de M. Labat l'extrait qui suit:

Supposons que le Canada crée un corps régulier de volontaires de mille hommes, dont l'engagement serait de cinq ans; qu'il donne à chacun de ces hommes la solde qu'on donne actuellement aux hommes des batteries "A" et "B," avec cette différence toutefois qu'ils ne toucheraient que la moitié de leur solde, mensuellement, pendant l'engagement; (moyen sûr d'empêcher les désertions,) et, à l'expiration de l'engagement, que le gouvernement fournisse à ces hommes quelques arpents de terre—il n'en manque pas en Canada—quelques instruments aratoires, des semences pour une année, et avec les deux ou trois cents piastres retenues sur ses cinq années d'engagement, cet homme, qui serait resté dans la misère, dans le vice, dans le crime peut-être, si le pays ne lui avait tendu la main, deviendra fermier, cultivateur, marchand, grâce à son petit pécule qu'il aura noblement gagné au service de son pays. En outre, et si jamais l'ennemi se présente, cet homme qui a été brisé au rude métier des armes pendant cinq ans, prendra courageusement son fusil pour défendre son pays, car en même temps il défendra son bien, sa propriété, son *at home*, fruit de cinq ans de labeur à l'école saine, forte, réglée, morale, disciplinée, patriotique du soldat, l'expérience ayant prouvé que celui qui possède quelque chose se défend mieux que celui qui n'a rien.

Ce moyen ne serait-il pas plus efficace, plus sûr; n'offrirait-il pas plus de garanties que tous ces corps de milice, dont la majeure partie est très respectable et digne de porter les armes, il est vrai, mais dont quelques-uns sont soldats... uniquement pour le costume?

Combien coûterait la création d'un corps de mille volontaires organisé en troupes régulières? D'après calcul, environ deux cents mille piastres par an.

Serait-ce donc une folle dépense que d'employer cette somme pour assurer au pays mille hommes de troupe régulière qu'on pourrait d'abord partager en deux ou trois corps pour la défense nationale, et qu'on déverserait ensuite tous les cinq ans dans les plaines fertiles du Canada, sans qu'ils puissent toutefois aliéner ni vendre leur terre, laquelle reviendrait alors de droit à l'État?

Total dans vingt ans d'ici: une légion de quatre mille hommes, forts, robustes, dans la force de l'âge, aptes à cultiver les richesses de votre pays et à le défendre.

Si nous soumettons respectueusement cette idée, c'est à la seule fin de contribuer à la solution du problème qui occupe tant les esprits en ce moment: *la défense du pays et la colonisation.*

Le sujet que nous avons traité répondant à cette double question, nous espérons que les hommes qui sont à la tête du pouvoir le feront étudier par de plus compétents que nous, convaincu que leur patriotisme le réalisera et l'exécutera s'il y va de l'intérêt du pays.

Nous appelons l'attention de nos confrères journalistes et de nos lecteurs en général sur la correspondance de M. Ralph et le dessin de son tunnel.

NOUVELLES DU MAINE

Les Amers de Houblon, dont l'annonce se trouve dans nos colonnes, sont un remède infallible contre la fièvre, la bile, et les maladies des reins. Tous ceux qui s'en sont servis, en font les plus grands éloges et en recommandent l'emploi. Les malades doivent les essayer et nous sommes persuadés qu'il seront enthousiasmés de ce remède et de ses vertus curatives.

NOS GRAVURES

L'une de nos gravures représente le bac à vapeur qui a sauté les chaudières à Ottawa, il y a quelques jours. On se servait de ce bac pour transporter les matériaux nécessaires à la construction du pont des Chaudières. Un morceau de glace l'ayant frappé, brisa les chaînes qui le retenaient et l'entraîna dans la chute. Il n'a pas chaviré car la petite machine à vapeur portative qu'il porte est restée à sa place. Il peut se vanter d'avoir fait un joli saut.

Une autre de nos gravures représente les deux petits garçons qui sont morts de faim et de froid sur le lac Ontario, il y a quelque temps. Ces deux petits infortunés étant partis de Toronto pour faire une promenade sur l'eau dans une chaloupe, le vent les emporta vers le lac. On les trouva morts trois jours après dans le fond de l'embarcation l'un sur l'autre; ils étaient gelés.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai le pénible devoir de vous annoncer le décès de M. William Blanchette, membre de notre association. Après une cruelle maladie soufferte avec la plus grande résignation, notre confrère s'est éteint dans le Seigneur à l'âge de 41 ans et 10 mois. Les funérailles, auxquelles toute la Société assistait en corps, ont eu lieu, hier le 12 avril, dans l'église Sainte-Marie de Spencer. Toute la congrégation canadienne y était aussi réunie, pour venir rendre à cet homme de bien, les derniers devoirs. Comme membre de notre Société, il laisse une veuve et des enfants inconsolables. Il était natif de Saint-Hugues, province de Québec.

Par ordre,

ELIE BARNAUD,

Secr.-Corp.

Société St-Jean-Baptiste de Spencer, Mass.

P. S. La somme d'assistance mutuelle touchée par la veuve est de \$254.

L'HISTOIRE D'UN BAISER

O matris pulchra filia pulchrior!
(Il. race Book I—ode XVI.)O, of mother so fair thou the yet fairer daughter!
LORD LYTTON.

A mon âge, un homme vit de souvenirs; et, lorsque ses pensées se reportent vers le passé, les souvenirs se rattachant au cœur, surgissent avec force et lui font sentir, dans sa vieillesse, que si les sens et les facultés de l'esprit lui font défaut, le cœur reste toujours jeune. Malheur à celui que ne réveillent pas de tels souvenirs!

Il y a bien des années, j'étais en pays étranger. Le hasard ou plutôt la Providence mit sur mon chemin une femme dont la délicatesse souffrirait si je faisais son éloge. Aimable lectrice ou lecteur sceptique, donnez-lui tout un catalogue de vertus, et vous ne lui rendrez pas justice. Nous devîmes amis, ou plutôt elle me permit l'honneur d'être son ami, titre le plus fier dont j'aie jamais pu me vanter.

Elle avait une fille; toute femme comme elle mérite d'avoir une enfant dans laquelle se reflètent les vertus et les grâces de sa mère, ainsi que l'image des cieux se reflète dans le miroir de l'onde pure et claire d'un lac. Et Dieu qui souvent récompense la vertu ici-bas, avait permis que cet enfant ressemblât à celle qui lui avait donné le jour.

C'est à un baiser reçu des chastes lèvres de cette enfant que se rattachent mes souvenirs aujourd'hui. Il m'en a été donné des baisers dans la vie, et même j'en ai cueilli, mais le baiser dont je parle aujourd'hui vient à ma mémoire ce soir, et mon cœur s'en ressent aussi ému après vingt ans, que s'il m'avait été donné d'hier. Des baisers, oui des baisers, j'en ai connu bien des sortes. Celui de mon père quand je quittai le toit paternel; baiser, solennel, une bénédiction enfin, au moment du départ; puis le tendre baiser d'une pauvre mère, muette de douleur.

Puis les doux baisers de mes sœurs, et je dois l'avouer, car je fais ici de l'histoire, les baisers de leurs amies, fruits volés quelquefois, mais qui n'en étaient peut-être que meilleurs. Le baiser de ma fiancée, de ma douce amie, a été pour moi un livre clos; Dieu ne m'a pas réservé ce bonheur, et, en me le ravissant, il m'a ravi un double baiser, car je suis resté fidèle à sa mémoire, et je n'ai jamais pu goûter le baiser sacré de l'épouse devenue ma compagne pour la vie. Je me les rappelle encore ces baisers; tous ont leur cachet, leur vertu, leur parfum, et restent impérissables parmi les souvenirs du cœur.

Et maintenant que j'ai choisi pour sujet le baiser de l'enfant de mon amie, je trouve que j'ai entrepris de décrire ce que ma plume ne peut que difficilement reproduire.

Il vint un jour où je dus prendre congé de mes deux amies, car il va sans dire que j'aimais la fille de celle qui avait été pendant des années ma seconde mère. Le croiriez-vous, l'enfant me refusa un baiser au moment de nous dire adieu! J'effleurai respectueusement de mes lèvres la main de la mère, et nous nous quittâmes pour toujours! du moins, je le croyais.

Après trois ans d'absence dans des pays lointains, je revins, et, ma première visite après mon retour, fut pour celles que je n'avais jamais oubliées. Je rentraï dans un salon rempli de monde, de familiers de la maison, d'enfants grands et petits, tous, je le dis avec plaisir, joyeux de me revoir, lorsque tout à coup, une charmante jeune fille que je n'avais pas eu le temps de reconnaître, me faisant un collier de ses beaux bras, m'embrassa avec effusion, et ce baiser, si chaste, si tendre, si spontané, est celui dont je vous parle aujourd'hui. Ce que j'en ressentis, je ne sais l'exprimer; c'était la mère m'embrassant par sa fille; l'âme et le cœur de la femme et de la jeune fille se confondaient dans ce baiser. Et pour moi, pauvre errant, pauvre voyageur sur la terre, c'était un bonheur, une joie, une bénédiction d'en haut.

Le croiriez-vous, ce fut le premier et le dernier baiser que je reçus d'elle! Je n'en demandai pas d'autre, sachant fort bien que ces élans du cœur n'ont lieu qu'une fois dans l'existence de la jeune fille; et un seul baiser comme celui-là suffit à la vie d'un homme.

C'était le baiser d'un ange!

Depuis, je n'ai pas reçu de baisers!

C. E. R.

Un duel terrible et sans précédent vient d'avoir lieu à Valparaiso. Un musicien avait été gravement offensé par un autre professeur de musique, et le défi au piano.

Le combat a duré quarante-huit heures, sans manger, sans boire et sans se reposer un moment; et, pendant tout ce temps, les deux artistes ont tapé sur leurs instruments sans trêve ni merci. L'une des conditions du duel portait qu'on ne jouerait point de morceau de danse d'aucune sorte.

Un des combattants a touché 50 fois le *Miserere* du Trouvère, et, au moment où il allait le recommencer pour la cinquante-et-unième fois, il est tombé lourdement sur le piano. Il était mort.

Quant à son adversaire, transporté dans un état désespéré à l'hôpital, on craint fort pour sa vie.

Les quatre témoins de ce fait extraordinaire autant que sauvage, donnent des signes d'aliénation mentale.

Les pianos sont dans un état pitoyable par suite de la durée de ces exercices qui les ont surmenés.

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant. Sa ménagère l'aide à se coucher.

—As-tu besoin de quelque chose, mon ami? demanda-t-elle doucement.

—Tu me réveilleras quand j'aurai soif.

* *

Un petit garçon caressait un perroquet; un monsieur dit à l'enfant:

—Prend garde qu'il te morde!

—Mais il ne vous mord pas, vous?

—C'est qu'il me connaît.

—Eh bien! dites-lui que je m'appelle Paul.